

Balzac et les géographes : reconversion d'un discours scientifique

Balzac and geographers: re-use of a scientific discourse

Killian Huaulmé

Sorbonne Université

killian.huaulme@sorbonne-universite.fr

<https://orcid.org/0009-0002-0704-4543>

Abstract

The paper is an attempt at showing how the mentions and quotations of contemporary geographic discourses inserted in the Balzacian texts and paratexts are there to outline the features of a new novelistic aesthetic. We will start from the following observation: the Balzacian novel and its encyclopedic ambition are contemporaneous with the first attempts of some geographers to found a unified science from a diversified set of knowledges and practices. Therefore, modern geography may appear as an adversary of Balzac's own ambition of totalization and we will show that geographic discourse, rather than being a model for him as other scientific discourses are, is distorted in his novels, deprived of its epistemological value and reduced to a science without knowledge.

Keywords: Honoré de Balzac, literature and geography, Alexandre von Humboldt, Conrad Malte-Brun

Personnage pour le moins discret, au sein du personnel romanesque de *La Comédie humaine*, que ce Phellion, perdu, dans *Les Employés* et *Les Petits Bourgeois*, parmi la panoplie de fonctionnaires qu'offrent ces deux romans. Phellion est le type même de l'employé stupide et suffisant. Il se distingue par ses liens avec le monde de l'enseignement. Phellion, pour compléter ses revenus, donne en effet des cours d'histoire et de géographie dans un pensionnat de jeunes filles et écrit des « petits traités substantiels, comme il les nomm[e] », qu'il vend « sous le nom de Catéchismes historique et géographique » (Balzac, 1977, p. 969). Mais l'histoire et la géographie

ne sont pas qu'une intéressante manne financière. Elles sont une vraie marotte, et le personnage est à classer parmi les monomaniaques de *La Comédie humaine* : à Bixiou, qui lui demande s'il connaît la géographie, Phellion répond (« *se rengorgeant* ») : Monsieur, je m'en flatte » (Balzac, 1977, p. 1025). Mais c'est le hobby de Phellion qui révèle le mieux sa folie et l'ironie sarcastique de Balzac :

L'un de ses plus grands plaisirs consistait à explorer les environs de Paris, il s'en était donné la carte. Possédant déjà à fond Antony, Arcueil, Bièvre, Fontenay-aux-Roses, Aulnay, si célèbre par le séjour de plusieurs grands écrivains, il espérait avec le temps connaître toute la partie ouest des environs de Paris (Balzac, 1977, p. 969).

Antériorité de la carte sur le territoire, tentative illusoire d'atteindre l'exhaustivité d'un savoir (les environs de Paris) par l'addition de ses éléments (Antony, Arcueil, Bièvre, Fontenay-aux-Roses, Aulnay), goût de l'anecdotique pour lui-même (« Aulnay, si célèbre par le séjour de plusieurs grands écrivains »), motivation quasi-libidinale de son idée fixe (« Possédant déjà à fond Antony ») : on trouve chez Phellion des caractéristiques propres à sa passion particulière (l'histoire, mais en fait surtout la géographie) et des caractéristiques partagées avec d'autres monomaniaques balzaciens. Phellion a beau passer inaperçu sur la scène de *La Comédie humaine*, il n'en devient pas moins, à la faveur d'antonomasies répétées, le symbole, ou le symptôme, de la toute-puissance des « petits esprits » de l'administration française et de la médiocrité bureaucratique ; Phellion devient un type particulier d'employé, au point que son nom peut servir de base à la formation d'un adjectif : « Félix, en effet, se posait ces singulières et délicates questions de conscience phellione » (Balzac, 1977, p. 164). Dès lors, la « conscience phellione » peut gagner d'autres personnages, plus Phellion que Phellion lui-même. Ainsi de Théodose de La Peyrade, l'ambitieux avocat, héros des *Petits Bourgeois* : « Il était impossible à Phellion d'être plus Phellion que Théodose était Phellion, il avait les gestes phellion, le parler phellion, les idées phellion » (Balzac, 1978a, p. 92). Ainsi, également, de monsieur Pron, professeur comme Phellion (mais de rhétorique), dans *Les Petits Bourgeois* : « Monsieur Pron, professeur de rhétorique dans un collège dirigé par des prêtres, appartenait à la classe des Phellion, mais au lieu d'être en surface, de s'étaler en phrases, en démonstrations, de toujours poser en exemples, il était sec et sentencieux » (Balzac, 1978a, p. 114).

Parmi tous les savoirs représentés par Balzac dans *La Comédie humaine*, la géographie semble passer aussi inaperçue que Phellion, le seul personnage susceptible d'en être le représentant. La géographie n'a pas, comme la médecine avec *Le Médecin de campagne* ou la chimie avec *La Recherche de l'absolu*, son roman balzacien, le « géographe » Phellion n'est le héros d'aucun roman, comme le sont Claës et Benassis. La géographie n'a pas non plus été considérée, contrairement aux sciences naturelles ou à l'histoire, comme une science digne d'apparaître dans l'« Avant-propos » de *La Comédie humaine* en tant que discipline paradigmatique avec laquelle Balzac

rivaliserait. La géographie, comme discipline, avec ses objets, ses modèles, ses institutions, ses autorités propres, occupe une place discrète dans l'imaginaire balzacien, mais surtout dans le discours balzacien sur la littérature. Cette discrétion, on va le voir, n'équivaut pourtant pas à une absence, et c'est la cohérence de la représentation balzacienne de la géographie et des géographes dans *La Comédie humaine* qui retient l'attention.

Ce peu d'intérêt apparent de Balzac pour la géographie de son temps tient à au moins une cause qui concerne l'histoire de la géographie : l'existence de la géographie comme science, comme formation discursive distincte et immédiatement identifiable, n'est pas évidente au moment où Balzac écrit. Plus exactement, l'élaboration de la somme romanesque balzacienne est contemporaine de l'émergence de la géographie comme science moderne. Cette concomitance est naturellement accidentelle, mais les histoires parallèles de la géographie et du roman balzacien n'en méritent pas moins, en dépit de la rareté de leurs croisements, d'être rapprochées, pour souligner la proximité de leurs conditions d'émergence et de possibilité qui, elle, n'est pas fortuite.

La géographie connaît, à la charnière des XVIII^e et XIX^e siècles, un moment fondateur de son histoire, qui la voit entrer, avec d'autres disciplines, dans sa modernité scientifique. Il s'agit d'abord, écrit J.-M. Besse, d'une période qui voit apparaître les « premières formes d'une institutionnalisation de la géographie, dans un contexte de recomposition générale des savoirs », ce qui conduit la discipline à adopter des « stratégies de différenciations » (Besse, 2010, p. 7). Le manque de visibilité de la géographie s'explique en effet à la fois par la grande diversité de ses pratiques – qui vont du strict lever topographique des ingénieurs-géographes, représentants d'une géographie scientifique, aux descriptions plus littéraires des géographes de cabinet – mais aussi par la difficulté des contemporains à définir son domaine propre : la géographie se distingue souvent mal du « style de pratique » (Besse, 2010, p. 8) de l'histoire naturelle et les savoirs géographiques empiètent en fait sur ceux de l'histoire, de la médecine ou de l'archéologie. La géographie du XVIII^e siècle finissant, rappelle J.-L. Chappey, associe, sans vraie cohérence théorique, le « paradigme climatique de l'histoire naturelle » aux « théories néohippocratiques de la médecine » (Chappey, 2010, p. 197).

Il faut d'ailleurs situer la constitution d'un champ géographique dans le contexte plus large de réorganisation des disciplines scientifiques provoquée par la Révolution et l'Empire, contexte dont hérite Balzac : alors que la géographie avait pu apparaître, pour la Convention, comme partie prenante du projet républicain de fondation d'une science de l'homme, que des Idéologues comme Cabanis et Destutt de Tracy appellent de leur vœux et censée accélérer le processus de civilisation de la population française (au point d'être l'une des six disciplines constituant la « Classe des sciences morales et politiques » de l'Institut national des sciences et des arts créé par le Directoire en août 1795), alors même qu'elle avait pu sembler un moment être la discipline qui les réunissait toutes, elle est de nouveau marginalisée sous l'Empire et se trouve chassée en 1803 de l'Institut, en même temps que les sciences morales et politiques et

que l'idéal d'une connaissance unifiée de l'homme. Cette éviction n'empêche pourtant pas l'institutionnalisation et la disciplinarisation continues de la géographie dans le premier tiers du XIX^e siècle. Le mouvement va s'amplifiant : dès 1795, le Bureau des Longitudes, première grande institution géographique, est chargé de fournir les coordonnées les plus exactes pour la navigation, et l'on se souvient du dilemme – ironique ? – présenté dans la *Théorie de la démarche* : « Être un grand écrivain et un grand observateur, Jean-Jacques et le Bureau des Longitudes, tel est le problème » (Balzac, 1981, p. 277) ; en 1807, Malte-Brun fonde les *Annales des voyages*, périodique ayant pour ambition d'agrèger tous les savoirs géographiques de savants venus d'horizons divers pour rendre plus visible l'apport propre de la géographie ; en 1821 est fondée, à Paris, la Société de géographie, première du genre, à l'initiative, là encore, de personnalités variées (Cuvier, Humboldt, Malte-Brun, Gay-Lussac), soucieuses de récolter, d'étudier et diffuser les connaissances géographiques. L'institutionnalisation de la géographie, enfin, s'accompagne de son apparition dans l'enseignement public, toujours à côté de l'histoire : dès 1818, des professeurs d'histoire-géographie enseignent au collège, une agrégation d'histoire-géographie est créée en 1831, et en 1840 les deux matières se voient accorder une place plus importante au baccalauréat. Les « Catéchismes historique et géographique » de Phellion ont ainsi une justification parfaitement historique : ce sont les *Annabac* de la Restauration.

On voit que de nombreux jalons de cette histoire de la géographie sont contemporains des vingt ans de création balzacienne. Il ne s'agit nullement de dire qu'il y aurait interconnexion entre ces histoires parallèles, mais que ces deux histoires partagent les mêmes conditions de possibilité. La conception de *La Comédie humaine* hérite elle-même de la réorganisation des disciplines provoquée par la Révolution et l'Empire, de l'idéal d'unification des sciences et l'on connaît les tentatives du jeune Balzac de trouver un savoir absolu, à même d'englober tous les savoirs particuliers. Dans un fragment des *Œuvres diverses* daté de 1822, intitulé *Les Domaines de la pensée* et sous-titré *esquisses d'inventaire et de classification* (Balzac, 1996, pp. 1097-1099), Balzac proposait sa propre taxinomie épistémique ; au passage, la géographie s'y signalait par sa grande discrétion : elle apparaissait comme une science auxiliaire de l'histoire. Mais c'est finalement le roman qui deviendra, pour Balzac, cet outil de totalisation du savoir. Comme l'écrit C. Barel-Moisan à propos du projet romanesque balzacien :

Ce que les Idéologues voulaient construire par le discursif, *La Comédie humaine* le réalise par un travail de totalisation et de polyphonie, jouant sur tous les registres de la fiction romanesque, sur l'ambiguïté et sur l'ironie, pour tenter de faire naître, à son tour, une nouvelle science de l'homme (Barel-Moisan, 2013, p. 233).

Ce « travail de totalisation et de polyphonie » mené par Balzac, il faut le rapprocher de celui que mène, au même moment, l'un des « grands novateurs » de la « géo-

graphie scientifique » (Claval, 1995, p. 48), Alexandre von Humboldt, savant prussien dont on a déjà vu qu'il avait contribué à la fondation de la Société de géographie de Paris, où il passa l'essentiel de sa carrière. Sébastien Velut, dans l'ouvrage collectif ayant attiré l'attention sur le *Balzac géographe*, a déjà esquissé des rapprochements possibles entre les deux auteurs (Velut, 2004, pp. 46-49). La correspondance atteste l'admiration de Balzac pour Humboldt, seul géographe, sans doute, qui ait su, en son temps, faire de la géographie une science totale. En réalité, il y a une réelle communauté d'inspiration entre le projet balzacien et le projet humboldtien, réalisé exemplairement dans l'œuvre-somme qu'est *Cosmos*, ouvrage dont l'ambition est autant littéraire que scientifique. Pour percevoir cette parenté il faut préalablement accepter d'effacer la frontière séparant pour nous science et littérature : Humboldt et Balzac, symétriquement, la franchissent sans cesse. Il y a chez Humboldt une conscience nette de la nécessité de trouver une langue capable de rendre compte, dans sa description du monde, de son infinie diversité. Un chapitre entier de *Cosmos* (Humboldt, 2000, pp. 349-405) est consacré à la « littérature descriptive » et à une histoire « du sentiment de la nature suivant la différence des races et des temps » qui souligne l'importance de la question de l'écriture pour la géographie mais aussi sa proximité avec un romancier qui, dans la préface du *Lys dans la vallée* avait affirmé avoir voulu « surtout étudier la langue française aussi bien que les fibres les plus déliées du cœur, et aborder la grande question du paysage en littérature » (Balzac, 1978b, p. 922). On écrirait volontiers à propos de Balzac ce qu'écrivit B. Guest à propos de Humboldt :

Le principal problème de poétique qui se pose au savant est la contradiction entre l'abondance des détails et le fil chronologique du récit des découvertes d'une part, et l'organisation d'un tout dans l'écriture elle-même, l'esprit de synthèse que suppose la présentation du monde en tant que système, de l'autre (Guest, 2017, p. 16).

Symétriquement, on sait que Balzac fonde son entreprise romanesque sur les mêmes modèles scientifiques – en premier lieu les sciences naturelles – que Humboldt lorsque celui-ci entreprend de faire de la géographie une discipline moderne. Il revient d'ailleurs à Humboldt d'avoir introduit en géographie le concept de *milieu*, venu des sciences naturelles, et l'on sait l'emploi que Balzac en fera dans sa théorisation du roman. On pourrait aller jusqu'à affirmer que la géographie – en tout cas celle qu'ambitionne de fonder Humboldt dans son *Cosmos* – et *La Comédie humaine* sont deux projets concurrents de totalisation et d'unification des savoirs de leur époque.

Or, si elle n'appartient pas à la catégorie des sciences dont se réclame ouvertement Balzac, c'est peut-être justement parce que la géographie devient une des sciences *contre laquelle* se définit ce projet. Plusieurs passages de *La Comédie humaine* apparaissent comme des réquisitoires contre la géographie. On se souvient des piques lancées, dans les *Petites misères de la vie conjugale* et le *Traité de la vie élégante*, à Charles Dupin, l'auteur de la *Carte figurative de l'instruction populaire*

de la France, première carte choroplèthe de l'histoire de la cartographie, représentant le plus ou moins grand taux de scolarisation des garçons dans chaque département par des teintes plus ou moins claires. Dans les deux cas, il s'agissait de railler la spatialisation simplificatrice d'une donnée sociale, en l'occurrence la scolarisation des garçons. La mention de Dupin permettait d'indiquer l'autre voie empruntée par Balzac : « Un jeune homme a quitté sa ville natale au fond de quelque département marqué par monsieur Charles Dupin en couleur plus ou moins foncée » (Balzac, 1981, p. 106), « Il nous aurait été facile de colorier nos catégories à la manière de monsieur Ch. Dupin » (Balzac, 1981, p. 211).

Mais c'est dans un texte marginal, la dédicace au marquis de Pastoret qui sert d'avant-texte à *Sur Catherine de Médicis*, que se trouve le texte balzacien le plus ironique à l'encontre d'une science qui, encore simple auxiliaire de l'histoire, se réduit à n'être qu'une science philologique chargée de localiser les grands événements d'une antiquité poussiéreuse. Dans un amas volontairement confus de noms de savants et de toponymes, un grand nom de la géographie institutionnelle (Jean-Antoine Letronne, auteur, en 1825, d'un *Cours élémentaire de géographie ancienne et moderne* qui fit longtemps autorité dans les classes et dont les *Catéchismes* de Phellion s'inspirent peut-être) et un éminent représentant de la géographie antique (Strabon, auteur d'une *Géographie* au I^{er} siècle av. J.-C.) se trouvent mêlés aux géographes et antiquaires amateurs de province, dont Balzac prend soin d'orthographier incorrectement le nom (de Luc pour Deluc, par exemple) :

Quand on songe au nombre étonnant de volumes publiés pour rechercher le point des Alpes par lequel Annibal opéra son passage, sans qu'on puisse aujourd'hui savoir si ce fut, selon Witaker et Rivaz, par Lyon, Genève, le Saint-Bernard et le val d'Aoste ; ou, selon Letronne, Follard, Saint-Simon et Fortia d'Urban, par l'Isère, Grenoble, Saint-Bonnet, le Mont-Genève, Fenestrelle et le pas de Suze ; ou, selon Larauza, par le Mont-Cenis et Suze ; ou, selon Strabon, Polybe et de Luc, par le Rhône, Vienne, Yenne et le Mont-du-Chat ; ou, selon l'opinion de quelques gens d'esprit, par Gênes, la Bochetta et la Scrvia, opinion que je partage, et que Napoléon avait adoptée [...] doit-on s'étonner, monsieur le marquis, de voir l'histoire moderne si négligée, que les points les plus importants en soient obscurs et que les calomnies les plus odieuses pèsent encore sur des noms qui devraient être révéérés ? Remarquons, en passant, que le passage d'Annibal est devenu presque problématique à force d'éclaircissements. Ainsi le père Ménestrier croit que le Scoras désigné par Polybe est la Saône ; Letronne, Larauza et Schweighauser y voient l'Isère, Cochard, un savant lyonnais, y voit la Drôme ; pour quiconque a des yeux, il se trouve entre Scoras et Scrvia de grandes ressemblances géographiques et linguistiques [...] ? à quoi bon noircir tant de papier par tant de suppositions qui sont en quelque sorte les arabesques de l'hypothèse (Balzac, 1980, p. 165).

La rhétorique balzacienne est ici retorse : au moment même où l'auteur discrédite l'érudition géographique, il s'en montre le détenteur, au point de prendre parti (« opi-

nion que je partage », « pour quiconque a des yeux ») dans un débat dont il dénonce la vacuité. Avant de montrer la supériorité du romancier sur l'historien et le géographe, le romancier se présente comme un historien et un géographe supérieur.

Il s'agit là d'un exemple d'*interface* entre roman et géographie, au sens que M. Pierssens, inventeur de l'épistémocritique (l'étude des emplois que la littérature fait des savoirs extra-littéraires), donne à ce mot : des « entités susceptibles d'opérer la traduction réciproque de l'épistémique en littérature et du texte en savoir » (Pierssens, 1990, p. 9). Or, ce qui est frappant, c'est la cohérence de cette interface dans *La Comédie humaine* : il s'agit toujours de passages où le discours des géographes est raillé et, lorsqu'il est inséré dans un texte de fiction, dépossédé de sa dimension scientifique ; il se retrouve comme neutralisé par son emploi non-scientifique et *drôlatique*. L'on pourrait distinguer trois types différents de remplois non-scientifiques du scientifique, non-géographiques du géographique, qui ont pour effet, en provoquant ce qu'on pourrait appeler une *anecdotalisation* de la géographie, de la priver de toute prétention épistémologique.

Premier procédé : l'œuvre d'un géographe peut être mentionnée fidèlement, mais intégrée à un passage qui la transforme en pure anecdote, sans intérêt scientifique. C'est le cas dans l'incipit de *La Maison du chat-qui-pelote* :

Monsieur Guillaume regarda la rue Saint-Denis, les boutiques voisines et le temps, comme un homme qui débarque au Havre et revoit la France après un long voyage. Bien convaincu que rien n'avait changé pendant son sommeil, il aperçut alors le passant en faction qui de son côté contemplait le patriarche de la draperie, comme Humboldt dut examiner le premier gymnote électrique qu'il vit en Amérique (Balzac, 1976a, p. 44).

Ici, le narrateur fait référence à un passage parfaitement identifiable de l'œuvre de Humboldt, puisque l'on trouve effectivement, dans le chapitre « Considérations sur les steppes et les déserts » des *Tableaux de la nature*, traduits en français en 1808, une description de la pêche aux gymnotes (des anguilles électriques) par les Indiens du Venezuela (Humboldt, 1808, pp. 55-57). L'épisode appartient à un chapitre d'une importance majeure pour l'histoire de la géographie, puisque Humboldt y défend l'idée d'existence de formations végétales aux caractéristiques communes (en l'occurrence les steppes) à différents points du globe. Mais Balzac ne retient de cette œuvre que le moins scientifique et le plus anecdotique, et utilise cette mention (d'ailleurs assez obscure pour le lecteur non-géographe) dans une comparaison censée souligner la perplexité de Théodore de Sommervieux devant son observateur. Certes, cette mention de Humboldt signale une connaissance rapprochée de son œuvre de la part de Balzac et ce n'est pas un hasard si le géographe est ici mentionné, dans un incipit où la question de l'observation prend une telle importance. Les *Tableaux de la nature* – qu'on pourrait aussi traduire, pour être plus fidèle à l'allemand *Ansicht*, par *Vues de la nature* pour insister davantage sur l'activité du regard que sur sa production –, recueil

de sept essais sans cesse remis sur le métier par Humboldt jusqu'à la fin de sa vie, sont autant de tentatives d'interroger le rôle que joue le regard pour le géographe et de montrer, dans des pages toujours remarquablement réflexives, que le discours géographique, dans lequel la description occupe une place centrale, est toujours orienté par le point de vue de l'observateur¹. En variant les échelles et les objets², en passant des considérations les plus universelles aux observations les plus spécifiques, Humboldt montre l'étendue des possibilités du regard géographique, qui va du cosmos aux gymnotes. Mais de cette hauteur de vue du texte géographique, le texte balzacien ne retient rien, puisque seul l'anecdote en est extraite.

Balzac peut également distordre l'œuvre d'un géographe, le citer de façon infidèle, pour en faire un usage détourné qui trahit l'œuvre du géographe en question. Dans un dialogue des *Employés*, peu avant que Phellion ne se flatte de s'y connaître en géographie, Colleville propose une clef à son nouvel anagramme prophétique, l'un des nombreux du roman : « À H.V. il cedera / De S.C. l. d. partira. / En nauf errera. / Decede à Gorix » (Balzac, 1977, p. 995). Il faut lire, derrière ce quatrain, le destin de Charles X, chassé de Saint-Cloud par les Trois Glorieuses, et mort en exil, six ans plus tard, à Görzt en Autriche, aujourd'hui Gorizia en Italie. Or, pour déchiffrer *Gorix*, Colleville s'aide cocassement de l'œuvre d'un des grands noms de la géographie institutionnelle de l'époque, Malte-Brun, l'un des fondateurs, on l'a vu, des *Annales des voyages* et de la Société de géographie. À Bixiou, qui lui demande : « Qu'est-ce que Gorix ? Un nom de chat », Colleville répond : « L'abréviation lapidaire d'un nom de ville, mon cher ami, je l'ai cherché dans Malte-Brun : Goritz, en latin Gorixia, située en Bohême ou Hongrie, enfin en Autriche... » (Balzac, 1977, p. 995). Or, il s'agit d'une citation pour le moins approximative de la *Géographie complète et universelle*, où l'on peut en fait lire : « Dans le gouvernement de Laybach, les noms de lieux rappellent des consonnances allemandes, mais dans celui de Trieste la plupart des noms sont italiens. *Gorice*, en allemand *Göriz*, ou *Görz*, en italien *Gorizia*, paraît tirer son nom du mot slave *gora*, montagne » (Malte-Brun, 1856, p. 364). L'imprécision, la déformation, la falsification de la citation ne laissent aucun doute sur l'irrévérence avec laquelle Balzac utilise l'œuvre du géographe. La *Géographie complète et universelle*, loin d'être présentée ici comme l'ouvrage de totalisation des savoirs géographiques que désire Malte-Brun, est réduite à fournir le chiffre des prophéties ineptes de Colleville. Ce emploi non-géographique d'un ouvrage géographique n'est pourtant pas complètement anodin et offre un exemple intéressant d'onomastique. Charles X meurt effectivement à Gorizia en 1836. La prophétie est évidemment rétrospective, puisque *Les Employés*, dont l'intrigue se passe en 1825, sont publiés en 1838. Mais

¹ Pour approfondir cette question de l'importance du regard pour le géographe soulevée par Humboldt, voir notamment Saadia (1997) et Kwa (2005).

² Parmi les sept chapitres des *Tableaux de la nature*, les plus connus sont ceux consacrés aux déserts et aux steppes, aux cataractes, et à la physionomie des plantes.

ce passage doit être mis en parallèle avec un personnage de *La Vieille fille*, la princesse Goritzia, amie défunte du chevalier de Valois, dont le portrait est vendu lorsque ce dernier meurt, au moment même où Charles X, chassé par les Trois Glorieuses, quitte la France. Avec la mort du chevalier de Valois à Alençon et celle de Charles X à Gorizia, c'est l'Ancien Régime qui meurt, mais c'est aussi déjà l'Ordre de Vienne instauré par le chancelier autrichien Metternich : ainsi s'explique le rappel, absent chez Malte-Brun, de l'appartenance de Gorizia à l'Autriche et la mention fantaisiste de la Bohême et de la Hongrie, deux royaumes dépendants de l'Empire, alors même que Gorizia n'appartenait nullement à ces provinces.

Balzac, enfin, peut prêter à un géographe des propos qui ne sont pas attestés dans son œuvre, autorisant le lecteur à y voir une citation apocryphe. Ce cas se présente dans *Les Comédiens sans le savoir*, pantomime bouffonne où les personnages et les discours de *La Comédie humaine* défilent et sont tournés en ridicule. Dans une des scènes les plus comiques du récit, le provincial Gazonal, venu se faire coiffer chez Marius, doit subir une tirade fantaisiste de ce dernier, qui lui apprend notamment que :

Se faire coiffer, c'est fatigant, peut-être autant que de poser pour son portrait ; et, monsieur sait peut-être que le fameux monsieur de Humboldt (j'ai su tirer parti du peu de cheveux que l'Amérique lui a laissés. La Science a ce rapport avec le Sauvage qu'elle scalpe très-bien son homme), cet illustre savant a dit qu'après la douleur d'aller se faire pendre, il y avait celle d'aller se faire peindre (Balzac, 1977, p. 1186).

On ne trouve aucun aphorisme de cet acabit dans les œuvres de Humboldt. L'ironie de cette citation repose sur le décalage burlesque entre l'autorité apparemment créditée à l'« illustre savant » (il ne faut pas trop vite y voir une antiphrase), et la cocasserie, à la fois des propos qui lui sont attribués et de la scène imaginaire dont il devient l'acteur (le grand savant chez Marius). Le géographe est donc ici, à proprement parler, un scientifique sans science, un *savant sans le savoir* pourrait-on dire, c'est-à-dire un représentant d'une science réduite à l'anecdotique, à l'insignifiant et donc une science sans valeur épistémologique.

Si la géographie se voit refuser, dans *La Comédie humaine*, son statut de savoir scientifique sérieux, si les géographes réels ne peuvent être mentionnés que comme des autorités condamnées ou, si un géographe fictionnel (Phellion) ne peut apparaître que comme victime de la satire balzacienne, c'est en fait que la géographie a bien une fonction dans l'univers balzacien, mais une fonction paradoxale : celle de représenter un savoir signifiant le non-savoir. Cette fonction apparaît clairement dans des passages de romans ayant pour point commun d'indiquer, dans le portrait de jeunes ingénus, l'étendue – c'est-à-dire en fait l'étroitesse – de leur instruction, caractéristique essentielle de ces héros dont la naïveté ou la médiocrité infléchiront, d'une façon ou d'une autre, le cours du récit. Dans chacun de ces portraits, la géographie est mentionnée parmi d'autres disciplines, comme l'un des savoirs que possède le jeune homme

ou la jeune femme, mais ce savoir doit signaler leur ignorance. Ainsi, de Rosalie de Watteville, figure centrale d'*Albert Savarus*, le narrateur déclare qu'« [elle] ne savait absolument rien. Est-ce savoir quelque chose que d'avoir étudié la géographie dans Guthrie, l'histoire sainte, l'histoire ancienne, l'histoire de France, et les quatre règles, le tout passé au tamis d'un vieux jésuite ? » (Balzac, 1976a, p. 923). Le narrateur annonce, à propos du personnage principal de *Béatrix* :

Calyste ignorait nécessairement la littérature moderne, la marche et les progrès actuels des sciences. Son instruction avait été bornée à la géographie et à l'histoire circonspectes des pensionnats de demoiselles, au latin et au grec des séminaires, à la littérature des langues mortes et à un choix restreint d'auteurs français (Balzac, 1976b, pp. 679-680).

Enfin, le lecteur apprend de Marie-Eugénie et de Marie-Angélique de Granville, les deux sœurs héroïnes d'*Une fille d'Ève* que :

Leur instruction ne dépassa point les limites imposées par des confesseurs élus parmi les ecclésiastiques les moins tolérants et les plus jansénistes. Jamais filles ne furent livrées à des maris ni plus pures ni plus vierges : leur mère semblait avoir vu dans ce point, assez essentiel d'ailleurs, l'accomplissement de tous ses devoirs envers le ciel et les hommes. [...] Un respectable prêtre leur enseigna la grammaire, la langue française, l'histoire, la géographie et le peu d'arithmétique nécessaire aux femmes (Balzac, 1976b, p. 276).

Dans les trois portraits, les savoirs mentionnés se trouvent d'emblée disqualifiés par une phrase introductive (« Philomène ne savait absolument rien », « Son instruction avait été bornée à [...] », « Leur instruction ne dépassa point les limites [...] ») qui les ravale au rang de l'ignorance. La géographie est, avec l'histoire (on a vu que leur destin était lié depuis longtemps dans un contexte scolaire et parascolaire), la seule discipline qui apparaît dans les trois listes. Remarquons cependant que, dans les deux cas, l'expansion du substantif « géographie » (« dans Guthrie », « des pensionnats de demoiselles », « nécessaire aux femmes ») ne visent en fait qu'une géographie censurée, mutilée, moralisée, pour pouvoir être transmise à des jeunes femmes sous une forme inoffensive. Certes, c'est bien cette forme que prend la géographie institutionnelle au début du XIX^e siècle, mais cette précision du narrateur balzacien pourrait nous auto-riser à penser qu'une autre géographie pourrait trouver grâce aux yeux du romancier.

Mais c'est certainement dans la *Physiologie du mariage*, texte qui emprunte la scénographie du traité scientifique pour mieux miner les discours de savoir, transformés en discours de non-savoir ou de pseudo-savoir, que la géographie joue ce rôle. Pour bien comprendre le statut que Balzac donne à l'enseignement de la géographie, il faut percevoir, avec É. Bordas, le « pouvoir d'émancipation » de ce « texte de l'anticonformisme » (Bordas, 1997, p. 481), et être sensible à son brouillage énonciatif éminemment complexe. « [L]a *Physiologie du mariage*, écrit É. Bordas, envisage la question de l'éducation des filles – et de l'identité féminine dans la société en géné-

ral – d'une façon à la fois exemplaire de la mauvaise foi masculine, et profondément originale par sa manière de proposer un discours pour faire entendre un contre-discours » (Bordas, 1997, p. 478). Cette stratégie énonciative est particulièrement visible dans la « Méditation XI », consacrée à « l'instruction en ménage ». Nous sommes au début de la deuxième partie de la *Physiologie*, qui se propose d'étudier les « moyens de défense à l'intérieur et à l'extérieur » et la « Méditation X » se voulait un « Traité de politique maritale ». Le mariage bat de l'aile et les premiers symptômes de lassitude sont apparus chez l'épouse. Le narrateur juge opportun de prodiguer ses conseils en matière d'instruction. Cette « instruction en ménage », qui est évidemment celle de l'épouse par le mari, se superpose à celle que la jeune femme a déjà reçue avant son mariage, et cette première éducation présente bien des points communs avec celle qu'ont reçue Rosalie, Marie-Angélique, Marie-Eugénie et Calyste :

Elles auront appris l'histoire de France dans *Le Ragois*, la chronologie dans les *Tables du citoyen Chantreau*, et l'on aura laissé leur jeune imagination se déchaîner sur la géographie ; le tout, dans le but de ne rien présenter de dangereux à leur cœur ; mais en même temps leurs mères, leurs institutrices, répétaient d'une voix infatigable que toute la science d'une femme est dans la manière dont elle sait arranger cette feuille de figuier que prit notre mère Ève (Balzac, 1980, p. 1021).

La géographie n'est donc que le déversoir d'aspirations romanesques et sentimentales autrement plus efficaces et menaçantes lorsqu'elles trouvent à s'exprimer. Les maris, plutôt que de remédier à l'innocence dans laquelle leur éducation a plongé les jeunes femmes, doivent, au contraire, affermir leur ignorance :

Maintenez donc votre épouse dans cette belle et noble sphère de connaissances. Si par hasard votre femme voulait une bibliothèque, achetez-lui Florian, Malte-Brun, le Cabinet des Fées, les Mille et une Nuits, les Roses par Redouté, les Usages de la Chine, les Pigeons par madame Knip, le grand ouvrage sur l'Égypte, etc. (Balzac, 1980, p. 1021).

Autrement dit, la géographie, et particulièrement la géographie scolaire et officielle de Malte-Brun, se retrouve classée parmi fables et contes, parmi les faux savoirs convenant parfaitement aux femmes, car ils les maintiennent dans l'ignorance ou, plus exactement, dans une apparence de savoir, sans prise aucune sur le réel. L'ironie est manifeste et, faisant d'une pierre deux coups, frappe autant l'éducation étriquée du XIX^e siècle que les auteurs et les sciences mentionnés, et donc la géographie. Ici, Balzac, faisant de la géographie un savoir quasi-disciplinaire, chargé de l'assujettissement des jeunes femmes plutôt que de leur émancipation, rejoint la charge d'Y. Lacoste, géographe et historien de la géographie. Dans son pamphlet de 1976, *La Géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre*, il s'en prenait à la géographie des professeurs qui, depuis le XIX^e siècle (depuis Phellion, en un sens), neutralisait les potentialités libératrices et démocratiques de la géographie :

En vérité, la fonction idéologique essentielle du discours de la géographie scolaire et universitaire a été surtout de masquer [...] l'utilité pratique de l'analyse de l'espace [...]. C'est surtout lorsqu'il apparaît « inutile » que le discours géographique exerce la fonction mystificatrice la plus efficace, car la critique de ses propos « neutres » et « innocents » paraît superflue (Lacoste, 2014, p. 59).

Nous nous sommes contentés ici, à l'aide de quelques exemples, d'analyser plusieurs stratégies balzaciennes de ce que nous pourrions appeler une « désépistémologisation » d'une science. Un travail de plus grande ampleur pourrait pourtant s'attacher à montrer comment Balzac, contemporain de l'institutionnalisation et de la disciplinarisation de la géographie dont Lacoste entreprend, un siècle et demi plus tard, l'archéologie, plus ou moins conscient des chemins pris par un discours géographique en train de s'instituer en discours scientifique, en a fait un discours concurrent du discours romanesque qu'il entend tenir.

BIBLIOGRAPHIE

- Balzac, H. de (1976a). La Maison du Chat-qui-pelote. Albert Savarus. In H. de Balzac, *La Comédie humaine*, éd. P.-G. Castex. T. I. Paris : Gallimard.
- Balzac, H. de (1976b). Une fille d'Ève. Béatrix. In H. de Balzac, *La Comédie humaine*, éd. P.-G. Castex. T. II. Paris : Gallimard.
- Balzac, H. de (1977). Les Employés. Les Comédiens sans le savoir. In H. de Balzac, *La Comédie humaine*, éd. P.-G. Castex. T. VII. Paris : Gallimard.
- Balzac, H. de (1978a). Les Petits Bourgeois. In H. de Balzac, *La Comédie humaine*, éd. P.-G. Castex. T. VIII. Paris : Gallimard.
- Balzac, H. de (1978b). Le Lys dans la vallée. In H. de Balzac, *La Comédie humaine*, éd. P.-G. Castex. T. IX. Paris : Gallimard.
- Balzac, H. de (1980). Sur Catherine de Médicis. Physiologie du mariage. In H. de Balzac, *La Comédie humaine*, éd. P.-G. Castex. T. XI. Paris : Gallimard.
- Balzac, H. de (1981). Pathologie de la vie sociale. In H. de Balzac, *La Comédie humaine*, éd. P.-G. Castex. T. XII. Paris : Gallimard.
- Balzac, H. de (1996). *Œuvres diverses*, éd. R. Chollet & R. Guise. T. II. Paris : Gallimard.
- Barel-Moisan, C. (2013). Balzac, Stendhal, les Idéologues et les sciences. In Y. Citton & L. Dumasy (dir.), *Le Moment idéologique : littérature et science de l'homme* (pp. 217-233). Lyon : ENS Éditions.
- Besse, J.-M. (2010). Introduction. In J.-M. Besse, H. Blais & I. Surun (dir.), *Naissances de la géographie moderne, 1760-1860 : lieux, pratiques et formation des savoirs de l'espace* (pp. 7-16). Lyon : ENS Éditions.
- Bordas, É. (1997). Instruire la femme quand on est un homme : Balzac, la *Physiologie du mariage*. In G. Leduc (dir.), *L'Éducation des femmes en Europe et en Amérique du Nord, de la Renaissance à 1848. Réalités et représentations* (pp. 469-482). Paris : L'Harmattan.
- Chappey, J.-L. (2010). Géographie et science de l'homme. Regards sur les enjeux scientifiques et politiques de voisinage et de distinction des savoirs. In J.-M. Besse, H. Blais & I. Surun (dir.), *Naissances de la géographie moderne, 1760-1860 : lieux, pratiques et formation des savoirs de l'espace* (pp. 196-217). Lyon : ENS Éditions.
- Claval, P. (1995). *Histoire de la géographie*. Paris : PUF.
- Guest, B. (2017). *Révolutions dans le cosmos. Essais de libération géographique : Humboldt, Thoreau, Reclus*. Paris : Classiques Garnier.
- Humboldt von, A. (1808). *Tableaux de la nature*. Paris : Schoell.
- Humboldt von, A. (2000). *Cosmos : essai d'une description physique du monde*, trad. H. Faye. Paris : Utz.
- Kwa, C. (2005). Alexander von Humboldt's invention of the natural landscape. *The European Legacy. Toward New Paradigms*, 10/2, 149-162. DOI : <https://doi.org/10.1080/1084877052000330084>.
- Lacoste, Y. (2014). *La Géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre*. Paris : La Découverte.
- Malte-Brun, C. (1856). *Géographie complète et universelle*. T. VII. Paris : Morizot.
- Pierssens, M. (1990). *Savoirs à l'œuvre : essais d'épistémocritique*. Villeneuve d'Ascq : Presses universitaires de Lille.
- Saadia, E. (1997). *Tableaux géographiques d'Alexandre de Humboldt*. In J.-F. Staszak (dir.), *Les Discours du géographe* (pp. 69-87). Paris : L'Harmattan.
- Velut, S. (2004). Savante ou sauvage : la géographie dans *La Comédie humaine*. In P. Dufour & N. Mozet (dir.), *Balzac géographe. Territoires* (pp. 39-54). Saint-Cyr-sur-Loire : Christian Pirot.

